
LA NEF

LE DRAME PHILOSOPHIQUE D'ÉLÉMIR BOURGES

A retracer le chemin intérieur qui conduisit Bourges, romancier, au drame métaphysique, à démêler les causes, les influences, qui, simultanément, l'orientèrent vers cette nouvelle forme d'expression, l'évolution apparaît inéluctable.

L'époque de la gestation de la *Nef* a tout le caractère d'une révolution spirituelle. L'image du monde qui en est sortie l'atteste.

La rupture de rythme entre les œuvres antérieures et la *Nef* est très nette. Dans son poème, Bourges nous offre une vision de l'univers matériel et du monde moral très différente de celle de ses romans. Ces derniers sont encore dominés par l'idée traditionnelle d'une nature sereine et stable, qui, pour l'homme éphémère, agité, figure l'éternité immuable, l'ÊTRE. Dans la *Nef*, il remplace cette vue courante par une interprétation infiniment plus profonde et originale. Il a jeté un regard neuf sur l'univers, et celui-ci lui a révélé des aspects ignorés.

Derrière l'apparence immuable, la surface stable, il a entrevu l'intarissable flux du devenir. Les mondes se font et se défont. Tout croule, se dissout, fuit. Cosmos en guerre sans trêve, combats atroces entre mondes naissants et en déclin, vies écloses sur les débris de la mort.

Aussitôt les rapports effectifs pour Bourges se déplacent. Dans les *Oiseaux*, il oppose aux misères de l'homme une nature inaltérablement sereine; dans la *Nef*, où il

embrasse en une seule vue les destinées humaines et celles de l'univers, il confond en un même rythme sauvage et poignant la souffrance de l'homme et celle des forces de la nature, incarnées dans les Titans. Violents, haineux, condamnés à faire le mal, victimes de la tourmente universelle, comme lui, ils rêvent au repos éternel, au néant bienheureux.

Déjà, chez Bourges romancier, le sentiment de la nature s'approfondit d'une œuvre à l'autre et demande une expression toujours plus riche, plus différenciée; dans les *Oiseaux*, il apparaît grave, pur, religieux.

La dernière partie de ce roman est comme un prélude du poème cosmique de Bourges, où respire une nature mythique, animée du même souffle que la grande poésie hindoue et le mensonge du Prométhée d'Eschyle et qui exhale la présence mystérieuse du Dieu éternel.

L'hymne panthéiste qui termine les *Oiseaux* trahit déjà le sens cosmique, le vertige sacré de l'Infini que va révéler le poème. Tels aspects d'une sauvage grandeur, dans le roman : l'océan déchaîné, la tempête du simoun, annoncent les paysages de la *Nef* : terres orageuses, ignées, bouleversées par des convulsions terribles, mers violentes, sinistres, peuplées de monstres, mondes engouffrés par la houle irrésistible des « chaos de flammes hurlantes, lâchées à travers le ciel ». La vie de la terre mêlée à la vie des astres. L'orage de la création secoue le poème. « Depuis Milton, aucun poète n'a su nous donner de l'univers une vision aussi terrible et aussi noble », dit du poète de la *Nef* Valéry Larbaud (1).

La violence du sentiment cosmique a rompu le cadre du roman. Accorder toute l'importance à l'homme, faire graviter autour de lui l'intérêt, ravalier la nature à servir de toile de fond aux événements, à mettre en valeur, par les contrastes ou par les consonances, les états de sensi-

(1) *Elémir Bourges*, Revue européenne, 1^{er} mars 1925.

bilité (2) lui apparaît comme un renversement des rapports réels. Que signifient les passions, les cris du cœur, auprès des splendeurs et des mystères d'une nature éternelle, infinie? « O misérable cœur humain, soupire Floris (3), nul ne songe aux étoiles et le regard d'une femme vous éblouit. » C'est la nature elle-même que Bourges mettra en action, qu'il fera lutter, vivre, souffrir. Il écrira le drame de l'univers, la *Nef*. Drame où l'homme est réduit au rôle de figurant.

Bourges le déplace comme Copernic a déplacé la terre. Loin de lui assigner la royauté du monde, il le voit frêle passager, perdu dans l'univers hostile. Cette nouvelle vision du monde, née de longues et âpres méditations sur la destinée de l'univers et de l'homme et sur leurs rapports réciproques, engendre chez Bourges une sorte d'horreur mystique. Il est « augustement » hanté par les grands espaces vides, muets, A la vue du ciel où « règnent d'épouvantables ténèbres », l'angoisse métaphysique l'étreint : « Certes, sans Dieu, mon âme est vide; l'univers, monstrueux et gacé, épouvante mon regard. Hélas sur moi! je sens mes os tout remplis de ma misère (4).

Nul doute que l'inquiétude spirituelle n'ait été la génératrice de la *Nef*. Bourges, après s'être détaché du christianisme — le drame de l'archevêque de Myre nous dit combien ce détachement fut douloureux, — avait trouvé la paix, dans le panthéisme védique, dans la morale bouddhiste. « J'ai enfin trouvé dans la philosophie indienne la plus sûre base de vie, de croyance et de direction. J'ai donc une foi... », écrit-il en 1885 à Mme Chomé (6).

(2) Dans ses romans, particulièrement dans les *Oiseaux*, le paysage prend une valeur symbolique et interprétative. Bourges associe la nature au rythme des passions humaines. Lorsque Floris cède à sa coupable passion pour Josine et cause par là la mort d'Isabelle, la fureur des éléments fait écho au tumulte des passions dans son cœur (p. 41).

(3) *Les Oiseaux*, t. I, p. 72.

(4) *La Nef*, p. 237.

(5) *Les Oiseaux*.

(6) Lettre inédite du 8 janvier 1885.

Le repos dans la foi fut, hélas! passager. Intelligence implacablement lucide, Bourges ne demeura pas longtemps insensible aux contradictions qu'implique l'idée d'un Dieu-Tout.

Une longue et passionnée étude des philosophies lui révèle le néant de toute métaphysique (7). Mais son âme orageuse rêvant à la quiétude mystique ne peut pas se résigner à la négation. « Pourquoi m'infliges-tu ces troubles, ces tourments incessants? Si le destin fatal de l'homme est de tout ignorer du Divin, d'où me viennent ces désirs d'y atteindre, ces regrets dont je sens l'aiguillon, ces efforts anxieux de mon âme pour s'élever jusqu'à toi (8)? »

Conscient de la responsabilité du poète qui a un message à délivrer (9) et doit voir clair en lui-même, Bourges pose avec une ardente inquiétude ses questions à l'éternel silence. La *Nef*, expression des sentiments et des angoisses de son auteur, traduit les préoccupations de beaucoup d'entre nous. En effet, quel sujet est plus poignant, plus pathétique que le drame de l'esprit, l'image de ses sommets et de ses limites, quel aussi plus propre à nous émouvoir que le tableau des grandeurs et des misères humaines?

Tous ceux qui ont connu un tragique déchirement se reconnaîtront dans ce titan tourmenté, qui, face à face avec Dieu, oscillant entre le doute et la foi, entre l'amour et l'orgueil, interroge, supplie, maudit, puis, humilié, ébloui, transporté, admire, adore pour redevenir om-

(7) « Je lis de la philosophie qui est bien la plus amusante blague que les hommes aient inventée. On prouve irréfutablement les choses les plus opposées. » Lettre de Bourges à Armand Point, du 3 décembre 1902, citée par Raymond Schwab dans *Vie d'Élémer Bourges*, p. CLIII.

(8) *La Nef*, p. 237.

(9) Bourges a une très haute idée de la mission de l'artiste : « Il n'y a de grand dans le monde que les poètes et les héros. Eux seuls vivent, eux seuls sont réels, eux seuls peuvent se dire une réalité! C'est par leurs yeux que regardent et que voient les myriades de leurs frères. » (*Les noms trop lourds*), *Gaulois*, 23-2-1885.

brageux, méfiant, s'insurger et rebondir à la recherche de la vérité.

Il n'est certes pas exagéré de parler d'angoisse métaphysique chez Bourges (10). La nostalgie du divin, la passion de l'absolu, le sentiment du mystère (11) sont si vivants en lui qu'ils ne se manifestent pas seulement dans les heures silencieuses de méditation retranchées de la vie, mais, pareils aux forces sur lesquelles nous n'avons pas de prise, ils prennent possession de lui à tous les instants, ils pénètrent sa vie, ses occupations. Même dans ses chroniques du *Gaulois* (1881-1886), toutes d'actualité, une réflexion, incidemment, révèle tout l'arrière-fond de son âme tourmentée.

L'inquiétude a été la génératrice du poème philosophique de Bourges, mais que la *Nef* soit devenue l'immense, le grandiose et désolant tableau des contradictions de la raison, la puissante mise en saillie des antinomies insolubles de la pensée, cela tient non seulement aux doutes de Bourges, mais encore à son esprit de recherche, apparenté à celui d'un Pascal, d'un Nietzsche (12).

§

Lorsqu'on chausse, comme Bourges, les lunettes de Pascal pour explorer l'univers et qu'on a mesuré la vie humaine avec la mesure de l'éternité, on ne se demande plus : l'homme peut-il être heureux, la vie vaut-elle la peine d'être vécue? comme le héros des *Oiseaux*, Floris, mais : quel est le sens, la justification suprême de notre existence? Si Prométhée interroge le destin, ce n'est pas

(10) « Lui-même appelait les vertiges auxquels il était sujet des angoisses métaphysiques. » Schwab, *Vie d'Elémir Bourges*, p. XLVI.

(11) « Ce que nous appelons nos arts, nos religions, nos philosophies, tout ce bégaiement qui nous monte aux lèvres est si confus, si inarticulé! De la fumée autour d'un mystère, nous ne sommes guère autre chose. » Lettre du 3 décembre 1897 à Léon Paschal. Schwab, *ibid.*, p. XCVII.

(12) « Rien ne nous plaît que le combat, mais non pas la victoire. Ainsi dans le jeu, ainsi dans la recherche de la vérité. On aime à voir dans les disputes le combat des opinions. Nous ne cherchons jamais les choses, mais la recherche des choses. » *Pensées*.

pour connaître le secret du bonheur, mais pour savoir comment libérer l'esprit, comment tirer de l'âme sa plus haute flamme.

Mû par l'insatisfaction, confiné dans la recherche de ses buts égoïstes, Floris évalue la vie uniquement sous l'angle de ses désirs. Déçu dans ses rêves d'amour et de puissance, il la rejette sans hésiter. Dans les *Oiseaux*, Bourges considère le suicide non seulement comme légitime défense de l'homme pour mettre un terme à ses maux, mais il trouve grand d'accomplir l'acte qui tranche d'un seul coup « le nœud ardu de la vie (14) ». Tout autre est sa pensée dans la *Nef*. Prométhée ne veut pas s'évader. Il se doit au salut de l'humanité. Le drame du titan qui, tenté de mettre fin à sa vie, surmonte lassitude et souffrance pour continuer sa tâche libératrice, reproduit le drame du Bouddha. Entré après d'âpres méditations dans la possession de la vérité et sollicité par Mara, le dieu de la mort, le Satan bouddhique, de prendre aussitôt le chemin du bienheureux nirvâna, le messie hindou repousse le tentateur et consacre le reste de sa vie à acheminer les autres vers la paix suprême. (Il y a dans la *Nef* un symbolisme hermétique, ésotérique, qui, comme un courant sous-jacent, circule dans toute l'œuvre.)

La distance qui sépare l'attitude toute romantique et individualiste de Floris, révolté byronien, de celle de Prométhée, Christ révolté, permet de mesurer le chemin intérieur qu'a parcouru Bourges.

Tout homme a en lui cette double nostalgie, dit Nietzsche, de la hauteur intellectuelle et de la pureté morale. En tout esprit deux ailes tendent à s'éployer, le génie et la sainteté (15).

La détresse humaine pèse sur Bourges d'un poids d'autant plus lourd que ses forces latentes d'amour et de pi-

(14) *Les Oiseaux*, p. 167, t. II.

(15) Andler : *Le Pessimisme Esthétique de Nietzsche*, p. 154.

tié, restées inemployées dans sa vie de solitude contemplative et vouée à l'art, s'insurgent et demandent leur part.

Bourges connaît l'étendue de la misère humaine pour l'avoir mesurée avec son esprit vaste comme le monde. Tout ce qui touche l'homme, la bête, il l'éprouve comme une douleur personnelle. Son grand cœur de poète fraternel et vulnérable se sent solidaire de tous les maux. Il est devenu « le vase amer empoisonné de toutes les angoisses du monde (15 bis) ».

Sa pitié ineffable au delà de l'homme embrasse ses frères inférieurs. Comme Hugo, Bourges se révolte contre l'injuste conception qui place l'humanité à la cime de l'univers et assigne à la bête méprisée le rôle de victime, bonne à nourrir son maître superbe. Personne, à l'exception du poète des *Contemplations* et de *Dieu*, n'a avec une émotion si éloquente et si violente à la fois, accusé l'ordre inique de la nature, qui exige un meurtre incessant, universel.

Conscience responsable des destins du monde, Bourges ne vibre pas seulement à l'unisson de la bête, il participe même à la vie des éléments, des forces obscures de la matière, qu'il personnifie dans les Titans. Asservis à une puissance supérieure, forcés d'accomplir le mal, de porter la destruction, damnés de leur besogne, ils sont mêlés au supplice du monde.

L'infinie tristesse de Bourges, sa vision tragique, son sentiment poignant du non-sens de la vie ont leur racine profonde dans sa sensibilité très affinée capable d'épouser la souffrance étrangère comme si c'était la sienne propre, et surtout dans son imagination si vivante et si puissante que les frontières entre lui et les autres êtres s'abolissent, qu'il y a identification proprement dite.

Ainsi là-dessus seulement repose le prix de la vie pour

l'homme ordinaire, commun, qu'il attribue plus d'importance à soi qu'au monde. Le grand manque d'imagination dont il souffre fait qu'il ne peut pénétrer par le sentiment dans d'autres êtres et par là prend aussi peu que possible sa part à leur sort et à leurs souffrances. Celui au contraire qui « pourrait » véritablement y prendre part devrait désespérer du prix de la vie s'il réussissait à comprendre et à sentir en soi la conscience totale de l'humanité, il éclaterait en malédiction contre l'existence, car l'humanité n'a dans l'ensemble aucun but, et conséquemment l'homme, en examinant sa marche totale, ne peut y trouver sa consolation, son repos, mais sa désespérance (16).

Que l'évolution spirituelle dont témoigne la *Nef* ait tout le caractère d'une conversion, rien ne le prouve mieux que le fait qu'elle a modifié jusqu'aux goûts, aux intérêts, aux passions de Bourges.

Psychologue de génie, scrutant avec une curiosité infatigable les replis de l'âme, la vie mystérieuse des passions, il abandonne délibérément les paysages intérieurs pour les climats métaphysiques. Toute son attention, tout son intérêt portent désormais sur le mystère de l'existence, de l'au-delà.

Il ne s'attarde plus à l'aspect d'une âme, ce n'est plus le sort de l'homme qui l'intéresse, mais la destinée de l'humanité, l'éternel de la tragédie humaine. L'analyse dans la *Nef* vise droit à l'universel, à ce qui persiste comme fond commun, comme visage unique sous la diversité des masques que forme chaque civilisation. Cette tendance, très visible dans les *Oiseaux*, perce déjà dans le *Crépuscule*. Bourges y évoque des natures compliquées, morbides, exceptionnelles, des attitudes d'âme rares, tourmentées, il explore des régions profondément troublantes, jette des lueurs sur la pénombre d'où jaillissent les égarements, ses personnages sont caractéristiques de l'atmosphère d'une civilisation décadente, d'une race au

(16) Nietzsche : *Humain trop humain*, 33, p. 61.

déclin, mais par ces *cas* exceptionnels il espère surprendre des vues sur les profondeurs de l'Âme et le mystère de l'existence. Il choisit l'exceptionnel par goût du pittoresque, mais davantage comme un meilleur révélateur de la bizarrerie du vrai.

Dans les *Oiseaux*, il tend à une vérité plus générale, à une valeur plus typique des caractères. Chaque trait individuel est gravé comme à l'eau-forte, néanmoins tout personnage symbolise quelque aspect de la nature humaine. Les événements sont la traduction d'une loi psychologique (17).

Poète de l'amour dans ses romans, Bourges, dans la *Nef*, s'est mué en métaphysicien de l'amour.

Ce dédain pour le mystère des âmes chez un auteur qui s'est révélé maître de l'analyse — on a rarement vu un art plus profondément humain, les cris et les sanglots que poussent ses personnages nous émeuvent dans le tréfonds de notre être — dénote non seulement la volonté de s'évader de la circonstance pour tendre à une image totale du monde, mais accuse une évolution dans le sens d'une mentalité contemplative.

L'étude des états affectifs perd forcément de son intérêt lorsque diminue l'importance accordée à la vie passionnelle.

« La véritable poésie, celle vouée au culte de l'éternel, au culte de l'Idée demande une purification préalable. » Pour créer la *Nef*, qui fut son « identification au mystère (18) », Bourges s'est logé dans des régions altières où le vouloir-vivre n'entrave plus le libre essor de l'esprit.

L'austère conception de la vie qui l'oriente vers l'ascèse se marque encore dans le renoncement total aux satisfactions qu'il donnait aux sens dans ses œuvres pré-

(17) Quand p. e. Floris, par son amour pour Josine, cause le mortel accident de sa femme, cet événement traduit le caractère fatal, destructeur, du désir, de la passion.

(18) C'est de M. Louis Buzzini que nous tenons cette parole de Bourges.

cédentes : grand appareil, étalage de luxe, décors somptueux, minutieuse peinture d'éblouissants costumes, etc.

La *Nef* ne connaît que les sévères lignes du paysage et la beauté pure du corps nu, la forme invariable des êtres et des choses. Point de modèle du visage. A l'art dynamique du portrait, rendant le fuyant, le mobile, fixant un moment de la durée, Bourges substitue l'immobilité de la statue antique, la paix du marbre.

Apollon, avec son bouclier d'or, grand miroir de la lumière! Nu, dans la clarté merveilleuse de sa tranquille beauté, il éparpillait sur le monde, de ses longs cheveux d'or bouillonnants, les reflets du sang et de la flamme (19).

L'inspiration de la *Nef*, son sujet demandaient un autre moule, une forme plus solennelle que le roman. Une lecture des *Deux Masques* de Paul de Saint-Victor révèle à Bourges la tragédie antique. Comme le romancier des *Oiseaux* s'était fait « l'écolier des Elisabéthains », l'auteur de la *Nef* se met à l'école des Grecs. Le grand art tragique d'Eschyle, l'élévation de sa pensée, son génie méditatif qui embrasse les grandes questions de la destinée humaine, son mépris de l'actuel, son culte des héros, la grandiose et austère beauté de ses visions impressionneront profondément Bourges et marqueront la *Nef* de leur empreinte.

Bourges est orienté vers la tragédie par son admiration pour le héros d'une volonté exaltée, d'un effort surhumain, par son désir de participer à une atmosphère de grandeur morale qui intensifie la vie. Taillée pour une autre existence, entravée dans son élan par le manque de foi, le pessimisme, Bourges a gardé intacte toute l'ardeur d'un désir nostalgique de l'action héroïque, d'autant plus obsédant que refoulé par une vie médiocre, terne.

Le roman me dévoile à mes yeux tel que je suis et on

(19) *La Nef*, p. 179.

n'a pas le droit de prétendre à plus, tandis que du drame on peut exiger qu'il me montre non seulement tel que je suis, mais aussi tel que je puis être (20).

L'idéal de vie ardente et créatrice, la révolte latente, les virtualités de Bourges le pousseront à choisir les modèles de ses héros dans Shakespeare, dans les tragiques grecs. Déjà dans les *Oiseaux*, il a protesté contre le rapetissement de l'homme tel que les naturalistes le pratiquaient.

Nos récents chefs-d'œuvre, en effet, avec leur scrupule de naturel, leur minutieuse copie des réalités journalières, nous ont si bien rapetissé et déformé l'homme, que j'ai été contraint de recourir à ce miroir magique des poètes, pour le revoir dans son héroïsme, sa grandeur, sa vérité (21).

On classe Bourges parmi les sceptiques, on juge la *Nef* une œuvre nihiliste. Que toutes ces formules et étiquettes se révèlent insuffisantes, fausses, lorsqu'on les applique à une âme riche, profonde et complexe ! Il y a en Bourges un état d'esprit mystique fait d'inquiétude et d'espoir, de rêve et de tendresse, un scepticisme *d'interrogation*, qui déjouent toutes les définitions.

L'âpre nihilisme de sa pensée, le sentiment de la vanité de l'action et de l'effort n'ont jamais pu entraver son élan passionné vers la libération du moi spirituel. Et « mépriser les choses de ce monde, ne rien vouloir pour soi-même n'est pourtant pas négatif (22) ». Seulement, nous, Occidentaux, nous nions facilement la valeur d'un effort qui n'aboutit pas à un accroissement de puissance.

Bourges est obsédé par la vision d'un univers se débattant impuissant dans les rets de la fatalité. La *Nef* est le drame de l'humanité dépouillée de toutes ses certitudes autres que celles de son ignorance et de sa mort.

(20) Fritz v. Unruh : *Les Ailes de la Victoire*.

(21) Avertissement. *Les Oiseaux*, t. I.

(22) *La Nef*. « L'Arrêt dans la Chute ».

Et en même temps elle affirme hautement l'action prométhéenne de la pensée et de l'amour. La nécessité étreint les mondes, mais « l'indomptable esprit darde joyeusement sa flamme dans le ciel ». Au rythme de mondes qui naissent et qui croulent, se joue le drame de la pensée, s'affirme la toute-puissance de la méditation. L'homme, roi dérisoire, seul, dressé contre l'univers, lutte sans espérances, il est dans sa défaite victorieux.

La mystique finale de la *Nef*, mélodie de départ, incite à rechercher ces altitudes sidérales où le désespoir se change en dévouement, la douleur se mue en sérénité et le bonheur est rejeté pour la béatitude. Echappée sur la lumière, éclatante et consolante vision au plus profond des ténèbres de la négation et du doute, elle dévoile les cimes auxquelles peut atteindre l'esprit humain « purifié par les efforts pour contempler l'Être réel (23) ».

Le poème de Dante ouvre une fenêtre sur le mystère chrétien, la *Nef*, évocatrice de paysages hiératiques de l'au-delà, en entr'ouvre une sur le mystère universel.

§

Lorsqu'on sait par quels impitoyables socs a été labouré le cœur de Bourges, de quels abîmes d'inquiétude et de pitié montent les paroles de la *Nef*, combien paraissent superficiels et injustes ces jugements qui rapprochent l'œuvre de Bourges de la poésie parnassienne, l'apparentent à l'art froid des ciseleurs de vers! Nulle rhétorique, rien de déclamatoire dans la *Nef*. Les paroles, les images jaillissent d'une âme blessée par l'universelle souffrance. Le désir de perfection n'est pas une recherche extérieure de style, mais la volonté de donner la forme la plus pure, la plus achevée à sa prière.

On a reproché à Bourges d'avoir coulé ses émotions dans la forme archaïque du poème mythologique. Autant

(23) *La Nef*, p. 345.

lui reprocher la pente naturelle de son esprit, le tour de son imagination, son lyrisme intérieur. Si Bourges représente les forces de la nature sous l'antique image des Titans se livrant des combats gigantesques, ce n'est pas un procédé esthétique, encore moins est-ce une imitation, une reprise de vieilles images et conceptions, car Bourges revêt les antiques figurations des pouvoirs de la matière d'une chair nouvelle, les imprègne d'un esprit tout moderne, mais dans une conformité de vision avec les anciens créateurs de mythes. Bourges a une imagination « mythique » pour qui tout s'anime, s'incarne, jusqu'aux passions, aux forces obscures, irrationnelles de l'âme.

La vision du monde du poète sceptique, qui a le sens du mystère, mais se sait impuissant à percer les apparences, se traduira par des symboles et l'explication de l'univers revêtira tout naturellement la forme du mythe. Avec toutes nos philosophies, nos ingénieuses hypothèses scientifiques, savons-nous plus sur l'origine du monde que les premiers créateurs de légendes?

« AU COMMENCEMENT ÉTAIT LA FABLE, ELLE Y SERA TOUJOURS (24). »

N'accordant pas à la métaphysique le pouvoir d'expliquer l'énigme de l'univers, Bourges ne trouve pas la valeur du mythe inférieure à celle des philosophies.

Quelle tentation pour un tempérament de philosophe et de poète de saisir le sens, lourd de mystère, des anciens mythes et de les pénétrer de la richesse de l'esprit moderne! Bourges a recréé l'antiquité en remplaçant la poésie de la béate possession par une poésie de l'inquiétude. Dans la *Nef*, le symbole ne sera pas le signe, l'hiéroglyphe du monde des idées — Prométhée figure la recherche ardente et toujours déçue de la réalité cachée, — il deviendra la transposition d'une réalité, d'une expérience du

(24) Valéry : *Variété*, p. 128.

monde très personnelle selon l'interprétation du « Moi » créateur.

L'emploi du symbole dans la *Nef* ne s'explique pas seulement par sa valeur philosophique, par sa richesse de rêve et de musique, mais il tient encore au caractère même de la sensibilité de Bourges. Chaste de cœur, hostile aux confidences, aux épanchements, jugeant les états d'âme intransmissibles, Bourges retranche ses émotions derrière le symbole hermétique, plus impénétrable que l'impassibilité, l'objectivité des Parnassiens. Le culte de la forme chez un esprit abstrait, mystique, et une imagination visuelle à laquelle les choses apparaissent le plus souvent sous forme d'images, mènent aussi facilement au symbolisme.

Bourges semble avoir eu à un haut point le sentiment que notre époque aux immenses horizons, baignée par les flots de l'Orient et de l'Occident, qui inondent et submergent notre moi, agitée par de vastes problèmes, minée par d'énormes antagonismes, a un caractère qui peut être exprimé seul par le drame lyrique, mythique.

§

Drame de la pensée, tragédie de la destinée, symphonie de la nature, la *Nef* est conçue sur le triple plan d'une tragédie antique, d'un drame musical et d'une symphonie cyclique. Trois formes d'art harmonieusement fondues mais que l'analyse démêle.

La *Nef* s'apparente à la TRAGÉDIE GRECQUE par le prologue, la présence du chœur, le nombre restreint des acteurs. Bourges se libère seulement des éléments traditionnels du dialogue auxquels sa riche pensée complexe ne se serait pas pliée. Le prologue est comme une puissante exposition des grandes idées qui entreront en conflit.

Du DRAME MUSICAL la *Nef* relève surtout par les leit-

motive. Dans le prologue, sorte d'ouverture wagnérienne, les motifs précurseurs du drame éclatent et suggèrent les grandes idées qui entreront en conflit : la lutte entre l'élément créateur libre et la fatalité s'annonce par l'apparition des deux titans. Prométhée : liberté, révolte, et Atlas : devoir, nécessité, s'érigeant aux deux bouts du monde, tels « les noirs bergers du lugubre troupeau des humains ». Les personnages sont précédés par un leitmotiv avant qu'ils soient introduits, ainsi l'apparition d'Héraklès par la pluie d'or dans laquelle fut conçue sa race. Le chœur tient le rôle de l'orchestre. Le chant tragique de la douleur revient aux basses, pénétrant, lugubre. La révolte retentit comme une fanfare.

Le caractère symphonique de la *Nef* s'affirme tout particulièrement par la composition cyclique, le retour périodique du thème initial, caractéristiques des symphonies de César Franck. Franck donne à ses ouvrages symphoniques ou de musique de chambre, comme Wagner à ses drames musicaux, un caractère « cyclique ». La sonate n'est plus faite de morceaux juxtaposés qui s'harmonisent tant bien que mal. La composition de la *Nef* a la même ordonnance. Le rythme musical du poème se referme sur un commencement. Un rôle pareil à celui du Rhin dans *Jean-Christophe* joue dans la *Nef* la philosophie du *Panta Rhei*, le flux héraclitien, — schopenhauérien. La fin de l'exposé des systèmes philosophiques fait écho au début. La lutte de Prométhée s'engage (25), et le thème fondamental de l'opposition entre l'Être et le Devenir, entre l'Idée et l'Illusion, entre l'Éternité, l'Immuable et les mondes qui naissent et meurent, éclate. Le terme de la lutte prométhéenne coïncidera avec la reprise du même thème, opposition de l'Être et du Devenir. Le retour au thème initial ramène la méditation à son point de départ.

(25) *Le cœur et le flambeau*, scène V. — *La descente du germe d'or*, scène XXX.

Bourges trouvait dans la nature fuyante, insaisissable des sons, qui nés aussitôt s'évanouissent, une analogie frappante, une image symbolique de la vie des êtres, qui jaillissent du silence éternel pour y rentrer aussitôt.

L'élément de durée, de stabilité qu'il imprime, par l'armature solide de la composition cyclique, à l'art fluide de la musique, figurant l'écoulement irrémédiable de la vie, symbolise la loi qui régit l'apparence mobile, assure le retour éternel des formes évanouies (26). A Bourges, le monde apparaît — conception hindoue — comme une roue qui tourne sans cesse.

Malgré son caractère d'unité, on distingue dans la *Nef* trois parties. Dans la première, c'est l'inspiration hellénique qui prévaut. Une vision du monde païenne, éblouissante de beauté, de lumière, une prédominance de l'élément apollinien de vie et d'harmonie. C'est la pensée grecque, claire, lumineuse, imagée. Ce sont les dieux de Hellas ornés de toutes les grâces. Jusqu'aux Erynnies — dont la beauté, pour être terrible et expressive, n'en est pas moins grandiose, — tout y est poésie, harmonie, goût, mesure. Une langue chantante, musicale, est le ton fondamental. La seconde partie (27) dénote une inspiration nettement différente : brûlante, tourmentée, apocalyptique. C'est l'exposé de la pensée orientale et de la philosophie moderne occidentale. L'esthétique correspond, les symboles se compliquent, perdent leur simplicité. Le dialogue d'imagé, d'évocateur, devient de plus en plus abstrait, parfois aride. L'action se restreint, le drame se spiritualise. L'équilibre est rompu, l'harmonie, la grâce a fait place au sublime, la symphonie devient dis-

(26) Le choix de la symphonie cyclique paraît d'autant plus intentionnel que les *Oiseaux*, par leur composition, rappellent plutôt une symphonie de Berlioz. Pourquoi Bourges, qui admirait tant Berlioz, se serait-il détourné de lui s'il n'avait pas voulu exprimer une pensée philosophique? Bourges, qui confronte les systèmes non pour conclure, mais pour insister sur leurs aspects contradictoires, exprime sa vision personnelle par les symboles, les images, la composition.

(27) Scènes XVIII-XXXI.

cordance. Les images exubérantes dénotent une imagination nourrie de l'immense génie hindou, saturée de la fantaisie démesurée des Alexandrins. La troisième partie, le *Départ vers la lumière*, est l'orientation vers un nouvel équilibre. La méditation issue des profondeurs de la connaissance et de la douleur se transmue en une sagesse illuminée qui, le regard tourné vers l'Éternité, vers les mondes qui « posent dans l'éther sur la mer de cristal immuable de la pensée », accepte sereinement l'existence. Elle est une nostalgie platonicienne mise en musique.

La marche du drame, l'action prométhéenne reflète les destinées spirituelles de l'humanité. Le titan médiateur cherche à racheter le monde par la vertu expiatrice de la souffrance, il essaie de guérir le cœur de Pandorè, urne vivante des douleurs et des passions, où aboutissent toutes les misères et tous les deuils humains, par le sang de sa plaie, à le purifier par la flamme de l'esprit. Mais le sacrifice, le renoncement restent inefficaces, n'ont nul pouvoir rédempteur. Alors, Prométhée déploie les facultés créatrices de son intelligence. Il construit l'aile gigantesque qui emportera la terre aux dieux et rompra les fers de l'esclavage du monde.

L'apparition du fantôme, le colloque entre l'homme et sa faculté critique, symbolise le revirement qui se fait dans l'âme de Prométhée. Nous l'avons connu jusqu'ici comme homme d'action, créateur, lutteur, constructeur. Et à quoi a-t-il abouti? N'est-il pas obligé de s'avouer ses échecs continus, son impuissance? Si la première des questions était le problème du mal, son abolition, la seconde ne devrait-elle pas être celle-ci : pourquoi n'ai-je pas réussi? Pourquoi ma volonté, mon ardeur, ma foi, mon supplice ne suffisaient-ils pas pour faire triompher le bien? Et voilà déjà tous les problèmes de la pensée moderne s'érigeant devant lui comme de gigantesques points d'interrogation, telles des têtes d'hydres.

Libéré de la crainte des dieux — dogmes positifs, —

Prométhée évoque le grand Esprit pour lui demander la loi de l'univers.

Le monde a perdu ses rites : pour y rétablir l'harmonie, pour savoir qui en sera le maître, de l'homme ou du destin, ô titan, il faut proclamer de nouveau les grandes vérités éternelles (28).

Prométhée, c'est l'homme moderne, riche de tout le savoir d'une époque qui a vu l'essor des sciences exactes, qui a passé par le stade du positivisme, mais n'a pu faire taire en soi la nostalgie du divin, qui, nourrie de toute la philosophie du passé et du présent, redoutablement armée de criticisme, sceptique et pessimiste, mais avide de foi, cherche à résoudre l'angoissante énigme de l'univers.

§

Loin d'être un exposé de philosophies, un défilé kaléidoscopique de systèmes et de doctrines comme la *Tentation* de Flaubert, la *Nef* est une dramatique épopée de la Pensée, où les idées, personnifiées, agissantes, s'affrontent, mesurent leur force, mènent de rudes combats, créent et anéantissent à leur gré des mondes. Épopée sans égale dans toute la poésie mondiale. Toutes les philosophies de l'Orient et de l'Occident, du passé et du présent ont été mobilisées pour cette lutte titanique de l'Esprit.

Poète penseur, qui unit à la puissance froide de l'abstraction le pouvoir de rêve, à l'esprit d'analyse l'imagination fulgurante, Bourges a dégagé des philosophies leur poésie profonde. Sortant les idées de leurs cadres, les extrayant de systèmes désuets, de dogmes périmés, il leur a conféré un nouvel éclat, une puissance de vie insoupçonnée.

(28) *La Nef*, p. 150.

Tel symbole, telle image dans la *Nef* recèlent une prodigieuse richesse et complexité d'idées. Entre autres l'image de l'Épée se ployant en roue et se consumant lentement (29) qui termine la discussion entre Prométhée et son fantôme (grandiose dialogue sur le libre arbitre, où s'entre-choquent les philosophies des Présocratiques).

L'épée, sortie du flanc meurtri, du sang de Prométhée, forme vivante de sa douleur et qui symbolise la libre personnalité humaine, prenant la forme de la Roue, image de la Fatalité du retour éternel des choses, figure la Liberté se pliant aux ordres de la Nécessité, agissant de concert avec elle (30).

Sa lente destruction par le feu traduit l'idée d'Héraclite du retour des mondes au sein du feu universel et symbolise en même temps le terme des migrations de l'âme. Cette image, si riche de pensées antiques et orientales, terminant le grand débat sur la Fatalité, exprime la conviction pessimiste de Bourges que la liberté n'existe pas sur terre et que le règne de l'inexorable Fatalité ne cessera qu'avec la vie, lorsque les mondes, rendus au repos éternel, rentreront dans le Nirvâna universel.

Car l'Épée du Titan représente non seulement la liberté, mais encore le « principe d'individuation ». « En effet, si la roue d'Adrastée fait de l'univers une masse, l'épée, en séparant les êtres, les isole (31). » Elle est la forme qui s'empare de la matière indéterminée, la marque de son empreinte, fait, dans l'unité infinie, jaillir la multitude. Elle figure la *Guerre* d'Héraclite, principe créateur de vie, générateur de la variété des formes. Pour le sage d'Ephèse, cette variété, l'existence individuelle des êtres, est une déchéance. Ce qui est distinct doit, sous l'action d'un principe qu'il appelle la « Paix », retourner

(29) « Vois, échappée de ta main, se ployant en cercle et pareille à une roue, elle se consume avec lenteur. » *La Nef*, p. 168.

(30) C'est le conflit fécond des contraires, des forces agissantes en sens opposés, comme celles qui maintiennent bandée la corde d'un arc.

(31) *La Nef*, p. 156.

à l'identité, à l'état originel d'ignition, d'embrassement universel. Chez Empédocle également, l'existence des êtres serait « l'œuvre de la Haine (32) ». Pour Philon d'Alexandrie, le Logos qui retranche le monde des Idées du monde sensible, où règne la multiplicité, où vivent les êtres séparés de Dieu, prend la forme d'épée. Conceptions mystiques qui s'apparentent aux idées hindoues, d'après lesquelles Brahma déchu doit rentrer dans le non-être pour recouvrer son unité primordiale.

Démêlant les affinités secrètes, Bourges a rapproché, fondu en un harmonieux ensemble, des pensées d'inspiration très diverse, comme on extrait des fleurs les plus variées un parfum qui les contient toutes.

Le sujet de la *Nef* demandait un langage à part : expression poétique des vérités les plus exactes. C'était une gageure. Bourges y a pleinement réussi. Sa riche nature, sa chaleur d'âme, son souffle lyrique, les prestiges de son art revêtent l'esprit de la connaissance des formes de la beauté et baignent l'émotion intellectuelle d'une atmosphère de rêve. « Du style de la *Nef*, il n'y a qu'un mot à dire : il atteint la perfection. Un feu intérieur, un feu lyrique en soulève, en anime les périodes d'une rythmique palpitation. Sur le tout plane une sérénité intellectuelle qui émeut et qui frappe de respect. Nul, depuis Chateaubriand et Flaubert, n'a écrit ainsi (33). »

RENÉE ABERDAM.

(32) Rohde : *Psyché*.

(33) Margueritte (Paul et Victor) : « L'œuvre d'Elémir Bourges », *Revue Bleue*, déc. 1901.